

DR. J. G. ROZOY, *Les derniers chasseurs*, dans Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, Compiègne, 1978, tomes 1 et 2 (1256 p., 326 fig. et 83 tableaux), tome 3 (284 planches et 7 tableaux synoptiques).

La prestigieuse Société Archéologique Champenoise publie, dans le numéro spécial de son Bulletin du mois de Juin 1978, l'ouvrage monumental consacré à l'Épipaléolithique (Mésolithique) de France et de Belgique. L'auteur en est le Dr. J.-G. Rozoy, connu pour ses nombreuses études publiées dans le B.S.P.F. ou dans d'autres publications. Il est doté d'une extraordinaire capacité de travail ; mais, très modeste, il considère cette véritable encyclopédie comme un simple « essai de synthèse ».

Intitulée de façon très suggestive « Les derniers chasseurs », l'ouvrage du spécialiste français se compose de 22 chapitres (les premiers deux volumes), chacun étant accompagné d'une riche illustration (instruments de pierre et os, œuvres d'art épipaléolithique, tableaux synoptiques graphiques, diagrammes polliniques, bibliographie sélective et résumé en français, anglais et allemand). Le troisième tome est entièrement réservée à l'illustration : il comprend un immense matériel archéologique, des cartes, des graphiques, des esquisses stratigraphiques, des profils, des photographies représentant des aspects de fouilles, etc.

Dès le premier chapitre, l'auteur cherche à préciser la chronologie de la période étudiée : la limite supérieure correspond au Néolithique, époque de la production des aliments ; quant à la limite inférieure, elle n'est pas encore unanimement acceptée par les spécialistes, en raison du fait qu'il n'existe pas encore de commun accord sur les critères de définition du début de l'Épipaléolithique. Et à ce sujet, l'auteur ne considère comme déterminants ni le phénomène humain, ni la présence ou l'absence du microburin, mais l'introduction massive des armatures microlithiques dans l'outillage de ces communautés humaines. Ce critère a également été pris en considération par les paléolithiciens roumains dans la définition des aspects culturels épipaléolithiques.

En ce qui concerne la dénomination de cette période, le Dr. Rozoy, tout comme d'autres spécialistes (qu'il cite), considère que le terme de *Mésolithique* ne représente qu'un intermédiaire entre le Paléolithique et le Néolithique, tandis que l'*Épipaléolithique* (terme retenu par l'auteur dans le traitement de l'époque respective) constitue l'identité du mode de vie et de la technique de débitage avec le Paléolithique supérieur. Les spécialistes roumains (Al. Păunescu, dans *Istoria României*, I—sous presse—) analysent l'Épipaléolithique comme une continuation de la vie du Paléolithique supérieur dans le Postglaciaire, et le Mésolithique comme l'étape qui précède immédiatement le processus de néolithisation.

L'auteur précise également dans le premier chapitre le cadre géographique pris en considération : France, Belgique, Vallée de la Birse, et sud des Pays-Bas, jusqu'à la boucle de la Meuse.

Le Chapitre 2 est réservé à l'histoire des recherches, les suivants (ch. 3—6) traitent des méthodes d'étude utilisées : typologie, statistique, stratigraphie, ethnographie et géographie.

Considérée comme caractéristique pour l'étude de chaque culture, étape, faciès préhistorique, la typologie est définie par son fondateur, le Professeur F. Bordes, comme « la science qui permet la reconnaissance, la définition et la classification de la variété des outils ». En ce sens, l'auteur considère que les premiers indices que doit avoir en vue celui qui effectue une analyse synthétique sont : le lieu de la découverte, la matière première, la patine et la forme, à la suite de quoi vient la mise en évidence des outils en comparaison avec les pièces brutes de débitage (lames, lamelles, éclats, déchets, nuclei, etc.). Un autre élément absolument nécessaire pour l'établissement d'une typologie est le style de débitage, propre à chaque communauté humaine ou faciès culturel. Ainsi, en France, même pour le matériel brut de l'Épipaléolithique, ont pu être distingués quatre styles : Coincy, Montbani, Montclus et Rouffignac, ce qui implique l'existence de styles propres également dans la réalisation des outils. Evidemment, après l'établissement de la typologie des outils pour la station étudiée, les recherches peuvent continuer par l'établissement de statistiques. En ce sens, peuvent être déterminées les liaisons et les filiations entre les différentes industries et, donc, entre les groupes humains respectifs, puisque c'est là ce qui, d'après nous, constitue l'objet des recherches préhistoriques (et non pas seulement préhistoriques).

En ce qui concerne la méthode stratigraphique, nous estimons que l'auteur aurait dû se référer aux glissements présentant plusieurs niveaux d'habitation, car, quand il est question d'une station avec une seule strate de culture, la situation est assez simple. Sans que le Dr. Rozoy fasse des appréciations en ce sens, nous considérons que les méthodes de recherche et de datation préconisées : analyses polliniques, déterminations de paléofaune et C_{14} , sédimentologie, minéraux lourds, sont beaucoup plus utiles pour l'étude des stations habitées au Paléolithique moyen et supérieur, mais également à l'Épipaléolithique.

L'auteur, se référant à la méthode ethnographique, définit le concept de culture préhistorique : « Ensemble des traits distinctifs de toutes sortes (qualitatifs et quantitatifs) caractérisant les vestiges de tous ordres laissés par un groupe social cohérent vivant à un moment défini sur un certain territoire dont il exploite les ressources d'une certaine façon. Une culture préhistorique n'englobe pas seulement les caractères des industries du silex et de l'os (du bois éventuellement) etc., mais aussi ceux des plans d'occupation des sites et du territoire, des animaux chassés ou élevés, des plantes utilisées ou cultivées, des sépultures, des manifestations idéologiques, de l'art, et de façon générale tout indice pouvant montrer comment le groupe social utilise et perçoit la nature ambiante ainsi que les relations de ses membres entre eux ou avec d'autres groupes » (p. 88), considérant de façon juste que, pour la Préhistoire surtout, le terme de *culture* est plus adéquat que celui de *civilisation*.

L'utilisation de la méthode géographique est nécessaire à l'étude de l'Épipaléolithique pour la délimitation des groupes humains contemporains, des types d'établissements,

à la suite de quoi vont pouvoir être réalisés des cartes de diffusion des cultures. Le Dr. Rozoy conclut : « L'utilisation généralisée de la méthode géographique réservera certainement des satisfactions importantes à nos successeurs. Pour l'instant les matériaux nécessaires restent à établir avec toute la précision voulue, pour laquelle l'analyse typologique est irremplaçable. On ne s'étonnera donc pas de voir celle-ci tenir dans le présent ouvrage une place considérable : c'est pour permettre ensuite le développement d'études plus attrayantes, en particulier géographiques » (p. 101).

La seconde partie de l'ouvrage, comprenant les chapitres 7–10, se réfère aux quatre séquences chronologico-culturelles (et géographiques) : Région belgo-néerlandaise, Vallée de la Birse, Basse-Provence et Montclus, Sud-Ouest. Pour la première des zones susmentionnées, d'intenses recherches archéologiques ont permis l'établissement d'une séquence chronologique depuis le Tjongerien (analysé comme Paléolithique supérieur, mais daté 8930 ± 125 B.C.) jusqu'au Néolithique. L'auteur présente différents faciès culturels, avec les stades de développement et les gisements qui les définissent, précisant pour chacun d'eux la phase climatique (sur la base des analyses polliniques), les datations au C_{14} , l'outillage lithique qu'il étudie dans les plus petits détails.

La Vallée de la Birse comprend un nombre plus restreint de gisements, parmi lesquels est à citer celui de Birmattien, à 5 horizons, daté entre l'Atlantique et le Préboréal, l'utilisation du terme de Birmattien devenant indispensable pour désigner ce faciès.

Une autre séquence chrono-culturelle (Romanellien provençal ou Valorguien, Montadien, Montclusien et Castelnoyen) a été identifiée en Basse-Provence et à Montclus sur la base des fouilles effectuées dans diverses stations, analysées par l'auteur du point de vue des variations typologiques, par des datations au C_{14} , la faune, des analyses polliniques, etc.

La dernière zone géographique, la région du Sud-Ouest, est étudiée dans le cadre de la transition locale d'un Magdalénien final, avec pointes à dos (La Gare de Couze) vers l'Azilien avec pointes de type Malaure; dans la même aire géographique, la microlithisation marque le passage net à un Epipaléolithique présauveterrien, antérieur au Sauveterrien à triangles isocèles dominants, qui, à Rouffignac (strate 5b) est daté 7200 ± 90 B. C. En ce qui concerne l'évolution de ce faciès culturel, sur la base des matériaux présentés par l'auteur, nous avons établi les concordances suivantes :

Sauveterrien ancien = Préboréal = 7200–7045 B.C.

Sauveterrien moyen = Boréal = 6640–6420 B.C.

Sauveterrien récent = Boréal-Atlantique = 5850 B.C.

La troisième partie de l'imposante étude réalisée par le Dr. Rozoy traite, dans les Chapitres 11–19, de 9 autres zones culturelles de la grande aire géographique en discussion. Le premier de ces groupes culturels (Bassin Parisien) est d'une importance particulière, car il se réfère au Tardenoisien, répandu sur une très large zone géographique. Les recherches minutieuses des spécialistes français ont permis l'identification, en particulier parmi les découvertes des Blanchères, d'un prétardenoisien, caractérisé par une microlithisation très accentuée (900 lamelles par rapport à 500 lames, 2000 éclats dépassant 2 cm, par rapport à 3500 éclats sous 2 cm), par la prépondérance des lamelles à bord abattu dans le cadre des armatures microlithiques, et par une latéralisation accentuée des pointes à bord abattu à gauche (40, contre 15 à droite), préférence constatée seulement dans les étapes ancienne et moyenne du Tardenoisien. Comme l'affirme l'auteur, « le prétardenoisien des Blanchères constitue le stade très ancien de l'Epipaléolithique du Bassin parisien et sa datation la plus probable est au Dryas III en fonction des comparaisons interculturelles ci-dessus » (p. 386).

Le Dr. Rozoy présente la problématique du Tardenoisien : définition, situation géographique, types d'établissements, périodisation interne (on propose de remplacer les termes de T. I, II et III par Tardenoisien ancien, moyen et récent). La présentation de chaque étape est basée sur les découvertes archéologiques de nombreuses stations épipaléolithiques, avec des caractéristiques propres et des traits communs. Ainsi, pour quelques sites plus importants (par exemple

Roc La Tour II), l'auteur donne le plan des fouilles, avec la répartition des lamelles à bord abattu tronquées, des triangles isocèles, des pièces esquillées, des triangles irréguliers, des segments et d'autres types de pièces (fig. 135–139), afin que ressortent, à côté du style de débitage, de la composition générale de l'outillage etc., les éléments essentiels du Tardenoisien ancien.

La station éponyme de la dernière culture épipaléolithique se trouve au lieu-dit La Sablonnière, situé à 1700 m à l'ESE de Coincy, dans la région du Tardenois (il ne s'agit pas de la ville Fère-en-Tardenois). Cette région a été prise par l'auteur comme modèle pour la présentation du Tardenoisien moyen, qui se caractérise par le débitage de type Concy et une gamme assez large d'armatures : pointes à troncature oblique, triangles isocèles et irréguliers (peu nombreux), segments de cercle, trapèzes (peu nombreux et atypiques).

L'étude attentive de l'outillage lithique a permis aux spécialistes français de constater que le Tardenoisien récent se distingue par la présence assez massive des trapèzes typiques et par le changement du style de débitage : passage au style Montbani de taille, en particulier des lames et des lamelles.

Concluant sur cette culture créée par « les derniers chasseurs », l'auteur arrive à des constatations très importantes, que nous jugeons nécessaire de souligner : 1 – chaque stade (= étape) du Tardenoisien dérive du précédent, et il est difficile de tracer des limites précises, car l'évolution est continue ; 2 – la multitude et la variété des armatures est une caractéristique du Tardenoisien, tout particulièrement du stade moyen ; 3 – la disparition des outils tardenoisien a lieu au cours même du stade récent, car dans leur évolution vers les occupations de culture des plantes et d'élevage, « les derniers chasseurs » n'avaient plus besoin de ces microlithes ; 4 – on ne peut généraliser le type et l'aspect des stations, car la préférence pour les sables est constatée par les chercheurs et n'appartient pas aux Tardenoisien (1). L'auteur remarque : « il s'agit d'un groupe humain conservant 4000 ans son individualité à côté de voisins qu'il connaît, qui l'influencent marginalement et peu, et dont on peut toujours le distinguer. Au stade récent se produit une bipartition, la région au Nord de la Seine partage certaines caractéristiques des groupes de la plaine belge sans qu'on puisse toutefois parler de fusion. Au Sud de la Seine l'évolution demeure autonome mais plus proche du schéma général » (p. 593).

En liaison avec cet important chapitre du livre du Dr. J. G. Rozoy, il faut préciser que « les derniers chasseurs » ont également été présents sur le territoire roumain, en particulier dans la région à l'Est des Carpates, où, par des recherches de terrain ou des fouilles, ont été mises au jour plusieurs stations tardenoisien, considérées par les paléolithiciens roumains (Al. Păunescu, *Evoluția uneltelor și armelor de piatră cioplită descoperite pe teritoriul României*, Bucarest, 1970, p. 31–33) comme faisant partie de la grande zone du Tardenoisien Ouest-Nord-Ouest Pontique, les groupes humains se développant sur un fond local, le Gravettien tardif. En étudiant l'outillage lithique découvert dans ces stations, nous constatons quelques différences entre le Tardenoisien de Roumanie et celui de l'aire franco-belge. Ainsi, le nucleus fusiforme, considéré comme un fossile directeur dans nos stations, n'apparaît ni dans les stations mentionnées par le Dr. Rozoy, ni dans la Liste-type de l'Epipaléolithique (Mésolithique) franco-belge. D'autre part, de l'inventaire des stations roumaines en discussion, manquent un grand nombre des pièces signalées dans les industries épipaléolithiques franco-belges : les triangles, les microlithes à retouches covrantes. On peut donc affirmer que, au moins du point de vue technique et typologique, le Tardenoisien de l'Est des Carpates représente un faciès différent du faciès occidental.

Le second tome de l'ouvrage du Dr. J. G. Rozoy commence avec une série de stations aux caractéristiques propres, différentes des faciès épipaléolithiques connus à l'heure actuelle, et pour lesquelles l'auteur propose le terme d'Ardenien. Par les graphiques présentés (fig. 199–204), on peut

constater les ressemblances et les différences entre l'Ardenien, le Limburgien et le Tardenoisien.

Les Chapitres 13–16 et 18 traitent des stations épipaléolithiques d'autres micro-régions : Alsace et Franche-Comté, Groupe de la Saône, Plateau Suisse, Auvergne, Bretagne du Sud, Pays de Retz, que le Dr. Rozoy présente par les études technico-typologiques, des analyses palynologiques, des déterminations au C_{14} , paléofaune, la diffusion des habitations étant cartographiée.

D'une importance toute spéciale, le Chapitre 17 se réfère à un autre faciès de l'Épipaléolithique franco-belge — le Montclusien (terme proposé par l'auteur, en accord avec M. Escalon de Fonton, pour l'industrie des strates 32–15 de Montclus). L'origine de ce faciès semble exister dans un Azilôide régional, qui, à son tour, dérive d'un Magdalénien final. Une stratigraphie fine comme celle de Montclus a permis de considérer que les niveaux 22–17 appartiennent au stade moyen, et les niveaux 16–15 (quand font leur apparition les trapèzes), au stade récent. L'identification du Montclusien ancien sur la seule base de quelques déchets de silex ne nous semble pas concluante.

Par les déterminations au C_{14} on a pu constater que ce faciès, dont l'extension géographique n'est pas encore connue, a eu une durée d'évolution d'environ 300 ans (entre les strates 22–15).

Le dernier chapitre de la troisième partie présente une autre culture de l'Épipaléolithique franco-belge — le Beaugencien, qui présente les particularités suivantes :

- l'abondance particulière du matériel lithique et de l'outillage commun (100 000 pièces de silex à Hauts-de-Lutz, 38 000 à la Haute-Murée et 22 000 à Mousseau, avec 725, 175, et respectivement 108 armatures) ;

- le nombre très élevé de microburins (dans les trois stations, leur nombre est, respectivement, de 34 000, 1 100 et 450) ;

- les armatures microlithiques présentent une tendance pygmée de stylerégulier classique latéralisé à droite, et une tendance de macrolithisation du stylenégligé latéralisé à gauche.

La vaste étude du Dr. Rozoy (tomes 1 et 2) se termine avec une synthèse de l'immense matériel pris en considération tout au long des trois chapitres. Ainsi, au chap. 20 : Comparaisons interrégionales et classification des périodes, l'auteur, appréciant, sur la base des données archéologiques connues, que l'Épipaléolithique comprend une grande diversité de groupes culturels et de faciès, divise cette période en cinq séquences chronologiques, de durée approximativement égale, plus ou moins synchrones d'une région à l'autre. Ces étapes sont : le stade très ancien (ayant sa filiation dans le Paléolithique supérieur), le stade ancien, moyen, récent et final (quand apparaissent les éléments de néolithisation). Pour faciliter la compréhension (malgré la présentation des caractéristiques pour chaque phase), l'auteur a réalisé un tableau des groupes humains identifiés, et un graphique des groupes culturels, les deux étant rapportés aux cinq stades.

Très amplement développé (248 p.), le Chap. 21 : Interprétations ethnographiques, est structuré en plusieurs sous-chapitres :

I — Fonctions des outils, dans lequel l'auteur traite des principaux types d'outils de silex, des styles de débitage, des outils confectionnés dans d'autres roches, des pièces en os et corne de cerf, harpons et pointes d'os à barbelés, étant inclus le problème de l'arc et de la flèche, au sujet duquel l'auteur précise : « L'arc et la flèche sont, en fin du compte, l'élément caractéristique et essentiel de l'Épipaléolithique. L'invention de l'arc, on l'a vu plus haut à propos de sa technologie, est un des pas majeurs faits par l'humanité après le jet de pierres, l'outil de silex, puis ses perfectionnements (forme précise, débitage systématique, etc.), le feu, le travail de l'os et l'art figuratif. C'est un pas décisif vers la maîtrise de la nature. C'est, en fait, la première machine, et l'on verra plus loin qu'elle s'accompagne de pas non moins importants sur la route de l'abstraction » (p. 1018).

II — L'alimentation, rubrique dans laquelle sont décrites les principales catégories de gibier, le mode de chasse et de pêche, et, surtout, l'apparition de l'idée de domestication et de culture des plantes. En ce sens, nous considérons qu'il

est nécessaire de préciser que, sur le territoire de la Roumanie également, le chien est le premier animal domestiqué par « les derniers chasseurs ».

III. Les vêtements, pour lesquels il n'existe aucun vestige archéologique, mais seulement des suppositions.

IV. L'habitat : types d'établissements, leur structure, aménagements, durée et nature des habitations, structure démographique.

V. Problèmes de sociologie : division du travail, relations avec les groupes humains voisins.

VI. Déterminations paléanthropologiques sur la base des matériaux découverts dans des sépultures isolées ou dans des nécropoles et analyse de l'inventaire funéraire.

VII. Art et idéologie, sujet très intéressant pour la période épipaléolithique, que l'auteur traite de façon personnelle, en se basant toutefois sur des vestiges archéologiques assez peu nombreux, en raison des mauvaises conditions de conservation.

Concluant sur toute la problématique de l'Épipaléolithique, l'auteur, comme il va de soi, le réduit aux groupes humains, qu'il qualifie de « libres et insouciantes familles d'archers » (cap. 22), en précisant : « Au terme de cet examen... l'Épipaléolithique apparaît donc en France et en Belgique, et plus largement en Europe occidentale, comme le fait de populations d'origine locale, stables et florissantes, habiles et vivant bien, libres, fraternelles et insouciantes, organisées essentiellement sur une base familiale et de façon plus lâche au niveau des cultures. Chacun de ces points mérite quelque développement pour faire apparaître mieux la nature même de l'époque étudiée et pouvoir en discuter les incidences » (p. 1183). L'auteur expose les motifs sur lesquels il base ses affirmations. Ainsi, sur la base des études technico-typologiques de l'outillage lithique de l'Épipaléolithique, par la continuation du mode de vie, on peut soutenir la descendance des populations épipaléolithiques par l'évolution locale des groupes humains du Paléolithique supérieur. Mais nous estimons qu'il reste encore un problème ouvert, le passage à peu près concomitant à la microlithisation des outils sur des espaces géographiques aussi vastes.

Vivant dans la période de l'optimum climatique postglaciaire, « les derniers chasseurs » dominaient la nature par l'utilisation de l'arc et de la flèche. Nous ne savons pas si l'on a pu constater par voie archéologique l'existence de petits groupes, mais le Dr. Rozoy soutient que la famille nucléaire devient la base de la société qui refuse le travail qu'elle considère comme un excès inutile, les moyens d'existence pouvant être assurés en 3–4 heures par jour (inclus la préparation de la nourriture). Nous croyons que l'auteur idéalise l'Épipaléolithique par rapport au Néolithique, quand il affirme : « Il incarne la liberté, l'individualisme, la distance à l'égard des richesses matérielles, en opposition au collectivisme de la production sociale néolithique qui incarne l'intérêt général, le travail, la propriété, l'autorité, la domination et, à la limite, la guerre » (p. 1191).

Ouvrage aux proportions imposantes, « Les derniers chasseurs » impressionnent par l'immense volume d'informations, par la capacité de travail de l'auteur et par les résultats tout à fait exceptionnels auxquels il est arrivé. Le Dr. Rozoy base ses interprétations personnelles sur le matériel archéologique ou sur la littérature de spécialité (la bibliographie générale à elle seule indique environ 2 300 ouvrages consultés). Bien qu'il précise : « Le présent travail n'a pas la prétention de constituer une étude exhaustive ni une énumération de tous les gisements épipaléolithiques... étudiables par les méthodes modernes » (p. 11), l'auteur a fouillé ou cité plus de 170 objectifs épipaléolithiques de référence de la grande aire géographique prise en considération. Les tableaux 75–81, de la fin du tome 2, synthétisent la répartition des 119 types d'outils de la Liste-type, par horizons, stations, faciès et cultures. Pour ces motifs et pour la haute tenue scientifique qu'il présente, nous nous rangeons auprès de Max Escalon de Fonton et estimons avec lui que l'ouvrage « Les derniers chasseurs », cette apparition d'exception, doit être considéré comme un chef d'œuvre de la littérature de spécialité.

Vasile Chirica